

Rafaële Germain

Soutien-gorge rose et veston noir



roman

10
SUR
10

De la même auteure

Volte-face et malaises, Libre Expression, 2012 ; collection « 10 sur 10 », 2015.

Deux folles et un fouet, en collaboration avec Jessica Barker, Trécarré, 2010.

Gin tonic et concombre, Libre Expression, 2008 ; collection « 10 sur 10 », 2015.

Soutien-gorge rose et veston noir, Libre Expression, 2004 ; collection « 10 sur 10 », 2015.

Rafaële Germain

Soutien-gorge rose et veston noir

Roman



*When I was just a little girl
I asked my mother
« What will I be ?
Will I be pretty ? Will I be rich ? »
Here's what she said to me :
« Qué sera, sera. »*

Quand j'étais petite, je ne demandais jamais à ma mère
si j'allais être jolie, ou si j'allais devenir riche.
Mais je lui demandais souvent si j'allais un jour trouver
le grand amour. Et ma mère me répondait :
« Qué sera, sera. » – littéralement.
Elle le chantait, pour être exacte.
« Qué sera, sera » : ce qui sera, sera. Il s'agissait donc
d'attendre, et de voir où la vie me mènerait.

Chapitre 1

«J'ai une annonce à vous faire», a dit Stéphanie en se levant. Elle a jeté un coup d'œil circulaire autour de la cour, mais à part moi, qui la regardais fixement avec un air abruti, personne ne semblait l'avoir entendue.

La journée avait plutôt mal commencé – je m'étais réveillée à quatorze heures, un peu étonnée d'être dans mon lit, et sans aucun souvenir de comment je m'y étais rendue. J'avais un mal de tête terrible, une vague nausée et la nette impression d'être couchée dans un nuage de vapeurs d'alcool, sans compter les dommages collatéraux d'usage : cheveux ternes et secs, sentiment lancinant de culpabilité et d'angoisse par rapport à ce que j'avais pu dire et faire la veille, et une morsure d'origine inconnue sur ma cuisse gauche. Au moins, il n'y avait pas un étranger ronflant à côté de moi, c'était toujours ça de pris, comme aurait dit ma mère.

Au bout d'une heure, je m'étais traînée jusqu'à la cuisine pour me faire frire quelques tranches de bacon, que je comptais arroser d'un grand verre de Gatorade – du gras, du sel, des électrolytes : le remède idéal contre la gueule de bois. Je m'étais assise sur la machine à laver, regardant tour à tour le bacon et le liseré tout effiloché de ma vieille robe de chambre, et portée comme toujours en ces matins-là à l'introspection, j'avais réfléchi (quoique mollement) à ce que j'étais devenue : 28 ans, célibataire (irréremédiablement, joyeusement et fièrement célibataire), chercheuse pigiste, vivant dans un quatre et demie pas vraiment moderne avec trois chats et un bac à recyclage rempli de bouteilles vides de Gatorade – aucune de ces bouteilles, il faut dire, n'ayant été consommée dans un contexte sportif.

À seize heures, j'étais encore en train de digérer mon bacon quand je suis arrivée chez Stéphanie, à Verdun, pour sa maudite épluchette de blé d'Inde annuelle. Elle avait décoré la cour selon une thématique assez douteuse, avec des ballots de foin et des nappes à carreaux – l'idée étant sans doute de créer un effet « retraite champêtre » qui, malheureusement, se mariait plutôt mal avec la ruelle sordide qui passait juste derrière sa clôture, et où un chat pouilleux jouait avec une canette de bière vide.

Stéphanie devait avoir invité à peu près tout le monde qu'elle connaissait : une cinquantaine de personnes s'entassaient sur la pelouse, avec une bière dans une main et un blé d'Inde dans l'autre. Les rires fusaient de partout, les pelures de blé d'Inde revolaient et la conversation allait bon train – bref, ce n'était pas un public facile pour la pauvre Stéphanie, qui essayait encore d'attirer l'attention en toussotant.

« A-HEM ! » a-t-elle finalement crié en levant son verre. Elle a attendu quelques secondes, puis a fait un

geste découragé qui cherchait à signifier à son unique audience – moi – que, vraiment, de nos jours, il n'était plus possible de se faire entendre à sa propre épiluchette sans avoir à hurler, puis elle s'est mise à taper frénétiquement sur son verre avec la lame de son couteau.

Les gens se sont enfin retournés vers elle, l'air visiblement contrarié. J'ai entendu une voix, derrière moi, demander : « Qu'est-ce qui lui prend, à elle ? » S'est ensuivi un brouhaha amusé et vraiment très peu attentif qui a fait crier à Stéphanie, maintenant d'une humeur exécrationnelle : « HEY ! J'ai une CÂLISSE d'annonce à faire ! » Un silence légèrement ahuri s'est installé dans la cour.

« Bon ! a fini par dire Stéphanie. Je suis contente que vous soyez ici ce soir. » Des regards amusés se sont échangés. Depuis quand notre amie parlait-elle comme un intervenant dans un congrès d'orthodontie ? « Je suis contente que vous soyez ici, a repris Stéphanie, parce que, ce soir, Charles et moi aimerions vous annoncer une grande, grande nouvelle. »

Oh ! mon Dieu, me suis-je dit. Elle est enceinte. Mais elle avait un grand verre de vin dans une main, ce qui rendait cette explication peu plausible. Un nouvel emploi, peut-être ? Une maison en banlieue ?

« Charles et moi, a dit Stéphanie, on va se marier. »

QUOI ? Tous les yeux se sont tournés vers moi. Apparemment, j'avais parlé à haute voix. J'ai pris un air un peu idiot : « J'ai renversé mon verre. Oups. » Et je me suis penchée vers le sol, où il n'y avait, évidemment, absolument rien.

Il y a eu un bref temps mort, puis une explosion selon moi fort exagérée de joie, d'applaudissements et de cris stridents de filles. Pourquoi, me suis-je demandé, pourquoi est-ce que les filles sont toujours surexcitées quand une d'entre elles se marie ?

« Chloé ? » Je me suis retournée pour apercevoir Charles, tout souriant, qui tirait doucement sur ma manche. « Tu avais l'air dans la lune, m'a-t-il dit. Es-tu contente pour nous ? » Cher Charles. Il était, lui, au bord de l'extase. « J'en reviens pas, a-t-il baragouiné. J'en reviens pas qu'elle ait dit oui ! »

Je lui ai souri gentiment. Stéphanie et moi avions rencontré Charles à l'université – il était en fait notre professeur et, dès le premier cours qu'il nous avait donné, Stéphanie, avec ses longs cheveux noirs et son petit côté ingénu, lui était tombée dans l'œil. Elle avait d'abord été flattée par l'intérêt que lui portait cet homme plus âgé et si cultivé, puis, lentement, elle avait été séduite. Ils s'étaient dragués timidement et subtilement, les relations entre professeurs et étudiants n'étant pas très bien vues, puis ils avaient commencé à se fréquenter, selon la version officielle du moins, quand Stéphanie était devenue chargée de cours.

« J'en reviens pas ! » a répété Charles. Il avait 49 ans, soit vingt de plus que Stéphanie, et l'allure... d'un petit monsieur, avec sa bedaine rebondie, sa calvitie, et sa réserve apparemment inépuisable de débardeurs bruns. C'était d'ailleurs ce qui expliquait son air constamment ébahi quand il regardait Stéphanie, et que j'avais toujours trouvé très touchant : même après sept ans, il n'en revenait pas et se considérait comme le plus chanceux des hommes.

Je lui ai mis une main sur l'épaule. « C'est... c'est super, Charles. Je suis contente pour toi. » *J'étais* contente pour lui. Vraiment. Mais je n'ai pas eu le temps d'élaborer. Stéphanie était à côté de nous et tirait Charles par le bras.

« Oublie ça, mon toutou. Chloé est pas contente pour nous. Tu l'as entendue, non ? Crier son "quoi ?". »

Chloé te le dira pas, parce qu'elle nous aime bien, mais elle trouve que le mariage, c'est ridicule. Hein, Chloé ?

— ...

— C'est bien ce que je pensais. Et là, elle attend juste de trouver Juliette ou Antoine pour pouvoir parler contre nous. Est-ce que j'ai tort ? »

Elle avait, en fait, parfaitement raison. Je me suis donc contentée de sourire bêtement et d'ânonner « ben non, ben non... » en attendant qu'elle et Charles s'en aillent. Ils sont finalement partis, me laissant plantée là avec mon verre de vin et mon lendemain de veille. J'étais en train de me demander si mon estomac allait être capable de supporter un blé d'Inde quand j'ai senti une main sur mon épaule.

« Pas fucking croyable, hein ? »

Je me suis retournée et j'ai poussé un petit cri de joie en apercevant Antoine. Il était habillé tout en noir, comme d'habitude, et portait un veston malgré la chaleur. Il est incroyable, ai-je pensé. Non seulement il ne donne jamais l'impression d'avoir chaud, mais même dans une épiluchette de blé d'Inde il a l'air à sa place en veston.

« Oh ! Allô mon chéri ! »

Il m'a fait son petit sourire en coin, celui qui m'avait fait craquer, des années auparavant. Je l'ai embrassé sur la joue, en me disant que je ne remarquais presque plus à quel point il était beau avec son air un peu fendant.

« Hé boy, a dit Antoine en se reculant un peu. T'as l'air du diable.

— Ah, ça va, hein... je suis assez poquée comme ça, pas nécessaire de tourner le fer dans la plaie. » Antoine, lui, n'avait jamais l'air du diable, même après avoir passé quatre jours consécutifs complètement saoul dans un motel de Val-d'Or avec une danseuse prénommée Belinda.

« Très subtile, ton intervention de tout à l'heure », a-t-il dit. Puis il a répété mon « quoi ? » sur un ton moqueur.

« Ah, je sais, ai-je soupiré. Mais quand même. Faut pas m'annoncer des choses pareilles quand je suis dans cet état-là.

— Mais oui, mais qu'est-ce que tu veux... Ils vont tous finir par se marier. Toute la maudite gang. Même Juliette. »

Il a pointé un doigt en direction de notre amie Juliette, qui discutait dans un coin avec son nouveau chum, un grand nono de 21 ans qui prétendait être un artiste conceptuel et dont je ne me souvenais jamais du prénom.

« Comment il s'appelle, déjà ? ai-je demandé à Antoine.

— Je sais pas, je m'en rappelle jamais. Fido ? Il la suit toujours comme un chien de poche. »

Je me suis mise à rire, mais Antoine m'a fait signe d'arrêter : Juliette et Fido s'approchaient de nous. Ils formaient un drôle de couple, tous les deux : Juliette avait dix ans de plus que Fido, et, avec ses cheveux courts et ses vêtements toujours maculés de peinture, elle avait l'air beaucoup plus virile que lui, avec ses longs foulards colorés et ses boucles blondes. Antoine et moi, d'ailleurs, étions convaincus que Fido était gay, ce qui enrageait Juliette.

« Je sais pas pourquoi elle s'entête toujours à avoir des chums ridicules avec qui elle sait pertinemment que ça marchera pas », a murmuré Antoine en les regardant s'avancer. C'était une bonne remarque. Comme Antoine et moi, Juliette ne croyait pas vraiment au grand amour. Mais elle persistait vaillamment, enchaînant des relations qui ne duraient jamais beaucoup plus que deux ou trois mois. J'avais déjà fait la même chose. Ma mère appelait cela de l'autosabotage : en nous retrouvant avec des garçons qui ne nous intéressaient pas vraiment, nous étions certaines de ne pas avoir à nous engager.

« Salut, les enfants, a dit Antoine. Ça va ?

— Ça va, a répondu Juliette.

— Cool, man », a répondu Fido.

Juliette m'a fait la bise, puis s'est reculée d'un pas, comme si elle avait été saisie d'effroi.

« Mais veux-tu bien me dire à quelle heure tu t'es couchée hier, toi ?

— Ça va ! ai-je répliqué, pendant qu'Antoine éclatait de rire. Je ne sais pas à quelle heure je me suis couchée. Ça peut te donner une idée de l'état dans lequel j'étais.

— Pauv' chouchoune, a dit Juliette en me caressant le dos. Tu te rappelles de Samuel ? m'a-t-elle demandé en pointant Fido.

— Samuel ! me suis-je écriée. Bien sûr ! Allô, Samuel ! »

Ce dernier m'a saluée de la tête, avec son air intense d'artiste conceptuel, et a voulu savoir si j'étais certaine que le blé d'Inde qu'on nous servait était vraiment bio.

« Pardon ?

— Je refuse de manger de la bouffe pas bio, man. C'est plein de pesticide, c'est du poison lent.

— Ton corps est un temple, hein ? » lui a demandé Antoine sur un ton moqueur.

Évidemment, Samuel a fait oui de la tête, le plus sérieusement du monde.

« Malheureusement, lui a répondu Antoine, le blé d'Inde est pas bio. Mais la trempette à l'ail, par exemple, est entièrement faite d'ingrédients bio. Tu devrais aller te faire une belle assiette de légumes avec de la trempette. »

Il n'en fallait pas plus à Samuel, qui est parti gaiement vers la table sur laquelle se trouvaient les crudités.

« Pourquoi vous vous moquez toujours de lui ? » nous a demandé Juliette quand il a été assez loin pour ne pas entendre. Elle essayait d'avoir l'air fâchée, mais je voyais qu'elle avait envie de rire.

« Parce que, a dit Antoine, il est ridicule. Qu'est-ce que tu fais avec lui ?

— Il est gentil... et j'aime beaucoup ce qu'il fait.

— Oh, s'il te plaît ! »

Nous étions déjà allés voir une des performances de Samuel. Il était debout au milieu d'une pièce vide, entièrement ligoté par des mètres et des mètres de fils téléphoniques dont il essayait de se défaire avec de grands mouvements brusques, pendant que des tonalités et des bruits de répondeurs se faisaient entendre. Il terminait entièrement nu, en poussant un long cri libérateur. Antoine et moi avons failli mourir de rire.

« Oh, arrêtez donc de vous moquer de lui, a dit Juliette. Vous devriez plutôt être sur le cas de Stéphanie. Je peux pas croire qu'elle va se marier... »

Stéphanie était à l'autre bout de la cour, entourée d'un groupe de filles hystériques qui n'arrêtaient pas de la toucher, comme si elles croyaient qu'à son simple contact elles allaient augmenter leurs propres chances de se marier un jour.

« Au fond, a dit Juliette, si ça les rend heureux de se marier...

— Ils vont divorcer dans trois ans, a continué Antoine, et ça va juste être plus plate et plus compliqué. Ils ont aucune raison de se marier, ces deux-là. Ils font tous les deux autant d'argent, et c'est pas comme s'ils étaient super cathos, ou quelque chose du genre. C'est juste pour faire comme tout le monde.

— Ça dépend, ai-je dit en me servant un autre verre de vin. On peut voir ça comme quelque chose de très postmoderne, genre, je le sais que c'est cucul et inutile, et je me marie justement pour ça. C'est comme acheter une lampe vraiment laide au marché aux puces, parce que, en fait, elle est tellement kitch que ça fait cool.

— Non, a répliqué Antoine. Personne se marie au deuxième degré. Ce serait comme faire un enfant au deuxième degré. Ridicule.

— Moi, j'ai rien contre le mariage, a dit Juliette. J'en vois juste pas du tout la nécessité. On est au XXI^e siècle, câlisse. Ton couple sera pas plus fort, ou plus stable ou plus cute, parce que uni par les liens sacrés du mariage. Les gens qui disent le contraire sont des hypocrites. »

Une petite rousse en jupette rose qui passait près de nous a regardé Juliette d'un air scandalisé, puis a ajouté, sur un ton particulièrement chiant : « Moi, je trouve ça très beau, les gens qui ont le courage de célébrer leur amour. Si le mariage vous fait peur, tant pis pour vous. »

Nous avons tous les trois levé les yeux au ciel en marmonnant : « C'est ça, c'est ça. » « Ils prétendent tous la même chose, a dit Antoine. Si tu veux pas te marier, c'est parce que tu as peur. N'im-por-te quoi. »

J'ai hoché la tête avec enthousiasme, pour signifier à Antoine que j'étais bien d'accord. Mais une toute petite voix, bien cachée au fond de moi, me disait que c'était peut-être vrai – que nous avions peut-être peur. Du mariage, de l'union, du couple, de quelque chose que nous comprenions mal et qui était plus grand que nous. Et que c'était la raison pour laquelle Juliette, Antoine et moi proclamions si haut et fort notre incrédulité face à l'amour.

J'ai rapidement chassé la petite voix. C'était devenu une habitude, en fait. Quand elle se faisait entendre, quand elle se mettait à me murmurer des choses que je ne voulais pas écouter, je l'enterrais. Elle me disait souvent, la coquine, que j'étais peut-être un peu moins heureuse que je ne le croyais. Que je ne pouvais pas continuer ainsi éternellement, qu'une personne ne pouvait passer sa vie à courir après rien du tout, après du vent, après la prochaine sensation, de peur, justement, que la vie ne la rattrape.

Je n'écoutais donc jamais la petite voix : c'était une question de principe. Elle était fragile et inquiète, et elle avait besoin d'amour. Or, nous avions décidé tous les trois, quelques années auparavant, de devenir les preuves vivantes qu'on peut être célibataires ET épanouis. Nous avions décidé que ce n'était pas vrai, qu'on n'avait pas impérieusement besoin de quelqu'un d'autre pour être heureux – nous, en tout cas, nous avions assez de nous-mêmes. Notre mot d'ordre, en fait, était l'insouciance. Pas de relation stable, pas d'angoisses au sujet de nos vies amoureuses, pas de névroses ridicules de célibataires. Du plaisir, de l'abandon, de la luxure et de la gourmandise : une vie vécue au jour le jour, et comme si chaque journée était la dernière. C'était précaire, comme équilibre, mais jusque-là, il avait tenu.

Je me demandais parfois si Juliette, elle aussi, entendait la petite voix. Je me doutais bien qu'Antoine y était complètement imperméable – j'aurais bien voulu croire le contraire, mais j'étais persuadée que les hommes y étaient plus résistants que les femmes. Et à voir Antoine, ce soir-là, trousser joyeusement la jupette rose de la petite rousse qui avait apparemment moins de principes qu'elle ne le pensait, je me suis dit qu'effectivement, il ne devait pas entendre autre chose que la grosse voix tonitruante de son appétit sexuel.

« Un peu de trempette ? » Samuel était revenu près de Juliette et moi, et nous tendait fièrement une assiette de légumes au milieu de laquelle trônait un bol de trempette à l'ail. Juliette a pris une carotte, l'a passée dans la sauce et l'a coquettement tendue vers Samuel, qui l'a avalée en lui jetant un regard qui, je crois, se voulait débordant de sensualité contenue.

« Maintenant, va jouer ailleurs, lui a dit Juliette. On a une conversation de filles, ici. »

Samuel lui a souri et nous a tourné le dos, avec son assiette.

« Pourquoi tu lui parles comme ça ?

— Parce que, ça me tentait pas qu'il reste planté là comme un épais, avec sa trempette.

— Mais Juliette, c'est quand même ton chum !

— Mais oui, mais c'est pas comme si on était en amour, a répliqué Juliette en insistant sur le mot "amour" comme si c'était quelque chose de complètement ridicule et risible.

— Je comprends pas pourquoi tu t'acharnes à sortir avec des nonos pareils. Tu serais tellement mieux de juste t'envoyer en l'air. Crois-moi, c'est beaucoup moins de trouble. Puis, je te signale que c'était la première clause du manifeste, alors...

— Ah ! Le manifeste ! m'a interrompue Juliette. Le manifeste... L'as-tu encore ?

— Évidemment. »

Évidemment. Je n'aurais jamais jeté le manifeste, qui traînait quelque part dans mes vieux papiers. Il avait été rédigé cinq ans auparavant, lors d'un soir de grandes libations. Juliette, Antoine et moi étions dans notre bar favori et, comme souvent, nous déblatérions amèrement sur le sort peu reluisant que notre société réserve aux célibataires (« Aujourd'hui, disait Juliette, le symbole ultime de réussite, c'est pas un char, c'est pas une belle maison avec une clôture blanche, c'est même pas une belle carrière ou un bel intellect, c'est l'amour. Si tu réussis pas en amour, t'es un paria. ») Nous venions de commander trois autres pintes de Kilkenny quand Antoine s'était écrié : « Un manifeste ! On va rédiger le *Manifeste du célibat*. » Sur le coup, c'était l'idée la plus géniale que nous avons entendue de nos vies. Juliette avait ramassé un vieux napperon de papier et avait commencé à écrire. Le résultat était à peine lisible étant

donné l'alcoolémie ridicule de notre secrétaire, mais on pouvait finir par déchiffrer les règlements suivants :

Manifeste du célibat

Nous, Chloé Cinq-Mars, Antoine Bernard et Juliette Beauchemin, voulons :

- Être et demeurer célibataires.
- Redonner ses lettres de noblesse au célibat.
- Être parfaitement et joyeusement autosuffisants.
- Rejeter la dictature que l'amour exerce sur nos sociétés oisives et comblées.
- Propager la bonne nouvelle qu'il n'est pas nécessaire d'être en couple pour être heureux.
- Honorer régulièrement la mémoire de Casanova.
- Défendre le célibataire, ses droits et son estime personnelle.

Ça allait jusque-là, mais Juliette s'était ensuite un peu emportée et avait ajouté :

- Acquérir l'usine de Guinness de Dublin.
- Fourrer avec Johnny Depp.

Le plus étonnant, c'est que, mis à part ces deux dernières entrées avec lesquelles nous avons malheureusement eu peu de succès, nous étions restés plutôt fidèles à notre manifeste. Juliette avait des chums de temps en temps, mais, au bout du compte, elle avait aussi peu d'attaches que nous. Nous sortions beaucoup, presque toujours ensemble, revendiquions bruyamment notre statut de célibataires épanouis et nous épaulions mutuellement dans cette tâche parfois un peu aride. Honnêtement, nous nous trouvions assez cool et méprisions allégrement ces éternels malades de l'amour qui passent leur vie à rêver à ce qu'ils n'auront jamais et le cherchent désespérément dans des bars, dans Internet, dans la rue, et dans des livres ridicules avec des titres comme *Apprendre à s'aimer, c'est apprendre à aimer* ou *Comment cultiver son amour : votre cœur a-t-il le pouce vert ?*

« T'as vraiment gardé le manifeste ? m'a dit Juliette en me regardant. J'en reviens pas.

— Pourquoi ? Il est très cool, le manifeste. J'aime le manifeste.

— Stéphanie a jamais aimé le manifeste.

— Non. Elle méprise le manifeste, même. »

Comme pour prouver mes dires, Stéphanie est apparue à côté de moi.

« Parlez-vous de votre manifeste débile ?

— Hé ! C'est un excellent manifeste, écrit avec amour sur un napperon de papier à peine taché de gras.

— Ah, les filles, a soupiré Stéphanie. Vous grandirez jamais, hein ? »

Mon Dieu qu'elle pouvait être énervante quand elle prenait son petit ton de maîtresse d'école stricte, mais un peu attendrie par la stupidité de ses élèves. « À un moment donné, a-t-elle poursuivi sur le même ton, il est temps de passer à autre chose. Il est temps de s'ouvrir les yeux et de prendre conscience que, dans la vie, on peut pas toujours se tenir tout seul. C'est pas une défaite, c'est une victoire. Moi, je trouve que c'est beaucoup plus courageux et mature d'accepter de s'engager, de former un couple, de dépasser ses frontières personnelles. Rester obstinément célibataire comme vous, c'est une sorte de fuite. »

Elle a croisé les bras et nous a regardées d'un air défiant. J'avais mille réponses à lui faire, mais je me suis tue. D'abord parce que j'étais trop fatiguée, et ensuite parce que, à mon grand désespoir, je trouvais que son propos était plutôt sensé. Elle l'avait dit sur un ton désagréable, et dans le seul et unique but de nous emmerder, mais, à un certain point de vue, elle avait raison. Oui, nous fuyions. Et j'aurais voulu lui dire que ce n'était pas parce que nous étions lâches, mais parce que nous étions libres. Mais j'avais trop peur de ne pas me croire moi-même.

« Ça va ? a enfin dit Juliette. T'as fini ? »

Stéphanie a commencé à répondre, mais s'est finalement contentée de sourire.

« Ah... allez les filles. Je vais me marier, on est en été, il fait beau, il y a du blé d'Inde pour tout le monde. Excusez-moi. Je voulais pas être déplaisante. J'aimerais juste ça si, au moins, vous pouviez faire semblant d'être contentes pour moi. »

Nous avons souri à notre tour. Elle avait encore raison. Et même si je trouvais l'idée du mariage complètement absurde, j'étais, au bout du compte, contente pour elle.

« Mais oui, Steph. T'as raison. À ta santé et à ton bonheur », lui ai-je dit en tendant mon verre. Nous avons trinqué, joyeusement, et nous nous sommes enlacées.

« As-tu déjà pensé à ta robe ?

— Oh boy, a lâché Juliette, l'éternel garçon manqué. Si vous parlez guenille, moi, je vais aller me faire voir ailleurs. »

Elle est partie en donnant une petite tape dans le dos de Stéphanie et en me faisant un clin d'œil.

« Viens-t'en, a dit Stéphanie. On va aller manger un blé d'Inde. »

Ce fut, au bout du compte, une charmante soirée : le blé d'Inde était sucré, le vin, frais ; Samuel avait réussi à passer toute sa trempette, Antoine était parti avec la petite rousse et il soufflait sur Verdun une brise tiède et délicieuse. J'étais assise sur les marches du perron avec Juliette et Charles quand j'ai jeté un regard sur ma montre.

« Mon Dieu ! me suis-je exclamée. Minuit et demi ! Faut que je m'en aille. »

Juliette m'a prise par le bras.

« Pardon ? Depuis quand il faut que tu partes à minuit ? T'es toujours la dernière à t'en aller !

— Je suis fatiguée, Juliette. Puis, euh...

— Quoi, euh ?

— Bof, c'est pas important, c'est juste que je vais dîner avec Luc et bon... j'aimerais ça être pas trop poquée.

— QUOI ? Tu nous laisses pour Luc ? Luc, ton fuck friend qui te voit jamais le soir ? QUOI ? »

Charles nous regardait tour à tour d'un air ahuri.

« C'est qui Luc ? C'est quoi un fuck friend ? C'est quoi le problème ?

— Luc est un gars que j'ai rencontré dans un lancement, ai-je répondu. On couche ensemble de temps en temps, rien de sérieux. D'où le mot fuck friend. C'est un ami avec qui tu baisses. Rien de sérieux.

— Bien, si c'est rien de sérieux, a dit Juliette, peux-tu m'expliquer pourquoi il faut que tu nous laisses à minuit et demi pour ses beaux yeux ?

— Parce qu'on dîne ensemble, à midi, et...

— Ah, ça, c'est une autre affaire, a ajouté Juliette en se retournant vers Charles. Il veut jamais la voir le soir. Pas parce qu'il a une blonde ou une femme, juste parce que c'est un couche-tôt. Moi, je comprends pas comment tu fais pour endurer ça, a-t-elle ajouté en s'adressant à moi.

— Ben, au moins, je sors pas avec un artiste conceptuel de 21 ans qui est probablement fif !

— Les filles ! Les filles ! a crié Charles en levant ses deux mains. Arrêtez de vous engueuler, ça blesse mon cœur de pacifiste. Chloé veut s'en aller, qu'elle s'en aille. Cela dit, Chloé, je veux pas avoir l'air trop paternaliste, mais fais attention à ton petit cœur. O.K. ?

— Mais oui, Charles. Inquiète-toi pas pour mon petit cœur. Il est fait fort. Puis, il a rien à voir là-dedans de toute façon. »

Je l'ai embrassé sur le front, et j'ai fait la bise à Juliette, qui me regardait encore mi-courroucée, mi-déçue et qui m'a dit : « Vite, Cendrillon ! Ton taxi doit

déjà s'être transformé en citrouille ! » Je lui ai fait une grimace et j'ai ri avec désinvolture – mais, en m'éloignant de Charles, j'ai prié, très fort, pour que mon petit cœur soit aussi résistant que je désirais le croire. Parce que je savais que si Juliette s'énervait, c'était qu'elle avait deviné que parfois, le soir, en me couchant toute seule dans mon grand lit, j'imaginai Luc à côté de moi et que cela me faisait sourire. Et je m'en voulais – je voyais cela comme une faiblesse qui me pesait et m'humiliait vaguement : je n'avais pas la force d'Antoine, je n'en étais que trop consciente – je n'allais jamais être libre comme lui.

Dans le taxi qui me ramenait chez moi, j'ai repensé à mon petit cœur et j'ai essayé de me dire qu'il n'était peut-être pas inexpugnable comme celui d'Antoine, mais qu'il était capable d'en prendre. J'ai pesté un peu contre Juliette, qui me connaissait si bien, et contre moi, qui me connaissais si mal. J'avais peur, en fait, peur de Luc, peur de moi avec Luc, peur de moi sans Luc. J'ai songé à Antoine, qui faisait rire la petite rousse en l'embrassant dans le cou et j'ai pesté contre lui aussi, pour la forme, parce que j'enviais son insouciance. Puis, j'ai essayé, sans trop de conviction, de m'imprégner de cette insouciance, et d'envisager mon rendez-vous du lendemain comme quelque chose de simple et de léger, un plaisir sans conséquences, que l'on ne déguste qu'au présent. Mais c'était peine perdue : je souriais, toute seule sur la banquette arrière, je souriais à la pensée de Luc craquant pour moi, je souriais à un cortège d'images romantiques et un peu sottes. Tant pis pour Juliette, ai-je pensé. Tant pis pour moi et mes angoisses puériles. Demain, j'ai un rendez-vous, et je serai fabuleuse.

La première clause du *Manifeste du célibat* était pourtant claire : « Être et demeurer célibataire. » Voilà le but que s'étaient donné Chloé, Antoine et Juliette, trois amis qui ne croyaient pas en l'amour. Ils y seraient peut-être arrivés si Chloé n'avait pas décidé, un jour, de partir à la recherche du grand amour. Celui dont elle rêvait petite en demandant à sa mère si elle allait le trouver. Celle-ci lui répondait alors : « *Qué sera, sera* »...

Et c'est ce que Chloé découvrira, à travers ses joies et ses peines, ses difficultés et ses surprises : les voies de l'amour sont impénétrables.



Rafaële Germain est née en 1976 à Montréal. Auteure des romans à succès Soutien-gorge rose et veston noir, Gin tonic et concombre et Volte-face et malaises, tous trois vendus à plus de 50 000 exemplaires, elle cultive un intérêt prononcé pour les comédies romantiques, les cocktails et les histoires qui finissent bien.